

Mille Plazas

Mathieu Arsenault

Number 302, Winter 2014

Rétro, les classes sociales ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70540ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arsenault, M. (2014). Mille Plazas. *Liberté*, (302), 74–75.

DOCTORAK, GO !

MILLE PLAZAS

Retour vers le futur, Rimouski style

MATHIEU ARSENAULT

ÇA, C'EST MOI à quatorze ans. Je suis au club vidéo et je passe une demi-heure à me demander quelle cassette je pourrais louer. Nous sommes vendredi soir, je n'ai pas beaucoup d'argent, il faut bien choisir.

Ça, c'est moi à trente-sept ans. Je débarque du futur. La DeLorean est juste là, dans le stationnement de la Plaza Arthur-Buies de Rimouski.

J'entre en trombe dans le club vidéo.

— Mathieu! Je viens de l'avenir, de TON avenir!

Mathieu quatorze ans ne me croit pas trop. Un peu pogné, mais incrédule, il me demande ce que je fais là.

— Je voulais aller voir Nirvana aux Foufs, mais je me suis trompé d'année.

— Nirvana? Les «Foufs»?

— Nevermind. C'était complet pour le show de Jean Leloup, celui où il porte un haut de forme et des lunettes farfelues. J'étais trop gêné pour aller rencontrer Julie Doucet ou Henriette Valium, j'avais rien à faire. Je me suis dit que ça pourrait être drôle d'aller voir de quoi j'avais l'air en 1990.

— Jean Leloup? Julie qui? Des Valium?

— ...

— Et c'est comment, le futur? Je fais quoi à trente-sept ans? Je suis marié? J'ai des enfants?

— Non, rien de tout ça. C'est ben ordinaire finalement. Tu deviens écrivain, ta meilleure amie, c'est une strip-teaseuse, elle attrape le cancer, devient aussi culte que Claude Gauvreau ou Denis Vanier.

— Claude qui? Denis...

— What the fuck? Euh... Ouin... En tout cas, c'est pas mal ça... Quoi d'autre, quoi d'autre? Oh! T'as tous les jeux vidéo qui sont sortis entre 1980 et 2000; si tu les as pas, ça prend trois minutes, tu les as. T'as tous les «Livres dont vous êtes le héros» aussi. Et les cassettes de Wrestlemania que t'as jamais le courage de louer, ben tu peux à peu près toutes les voir instantanément.

— Je dois être VRAIMENT riche! Pis vivre dans un manoir! Je vais vendre combien de livres? Un million?

— Oh my fucking God... J'aurais peut-être dû rester à Montréal, m'installer avec un bottin téléphonique et chercher l'adresse de Julie Doucet finalement.

— Montréal? Pourquoi tu sacres en anglais?

Ça, c'est moi à trente-sept ans. En 1990. Dans une époque complètement étrangère à la nôtre dans son rapport à l'information, qui reçoit au compte-gouttes une culture distribuée dans un marché qui ne peut pas en supporter beaucoup en même temps. Je suis sorti du club vidéo et j'erre dans un espace dévasté culturellement. Les années qui s'en viennent seront terribles pour les gens de cette époque. Ils s'apprentent à vivre l'apogée de l'hégémonie audiovisuelle. Depuis les années soixante, l'université, le domaine des arts, le champ de la critique ont petit à petit perdu leur pouvoir, tout ce qui reste n'a été épargné que parce qu'intégrable dans l'audiovisuel, médiatisable. Un livre : non; un écrivain médiatique : oui. Un professeur spécialiste : non; un «décrypteur de tendances» : oui; etc. La culture savante se meurt, on ne rate aucune occasion d'en ridiculiser l'aspect élitiste et pompeux. La culture populaire subit le même sort, rien n'est trop quêtaine quand vient le temps d'étouffer les petites communautés d'une autre époque, le Cercle des fer-

Le contact quotidien avec l'écriture nous a donné l'intuition de l'archive, l'intuition d'écrire dans ce minuscule décalage par rapport au hic et nunc qui est à la source de toute conscience historique.

nières, les clubs de danse sociale, le bingo. Nous sommes en 1990, les gens de l'époque ne connaîtront que l'explosion des cinémas multiplex, des chaînes spécialisées et des grandes chaînes de musique. La seule dissidence culturelle possible pour eux se trouvera dans le détournement des contenus médiatiques, les parodies de pubs, de films, de magazines, sans espoir même de créer quelque chose, car on n'arrive plus à penser à quelque chose qui ne serait pas récupérable par l'hégémonie médiatique. À quoi bon tourner un court-métrage, enregistrer un démo, écrire un livre s'il ne peut passer ni à la télé, ni à la radio, ni au cinéma?

Mathieu quatorze ans est retourné à ses cassettes. Ça fait pitié. Je sors mon calepin et note : quelle erreur de venir ici/vérifier combien sont les billets pour Vancouver/ce serait cool d'aller tchiler avec les fondateurs d'/aussi : la moitié des gars dans le club vidéo ont l'air de vendeurs de tapis.

Ça, c'est moi, trente-sept ans, buvant un Crush à l'ananas dans une bouteille en verre, assis sur un bloc de béton dans le stationnement de la Plaza Arthur-Buies. (Parce que dans quelques mois, Crush va discontinuer la saveur. Pour toujours.) Je me dis que j'aime quand même l'époque à laquelle j'appartiens. Une époque qui a vu l'audiovisuel perdre pied face au téléchargement, et les moyens de production et de distribution se démocratiser d'une manière effrénée. En parallèle, nous avons aussi vécu l'heureux retour de l'écriture, de la possibilité de communiquer via l'écriture sans passer par l'audiovisuel et sa diffusion par des grands groupes médiatiques. À la fois du côté de la culture savante et de la culture populaire, on a recommencé à respirer. Il est de nouveau possible d'écrire de la poésie sans avoir l'angoisse du lectorat, de laisser l'écriture découvrir ses propres potentialités, et plus uniquement les potentialités médiatiques de sa diffusion.

Punkfest! Lutte de sous-sol! Tournois de Magic: The Gathering! Les communautés culturellement marginales ont de l'air pour respirer quand une simple liste d'envoi ou une page d'événement permet de remplir une salle sans attendre qu'un chroniqueur culturel se déplace pour rassurer le grand public sur le bon goût de l'événement et assurer une audience suffisante pour payer la salle et l'organisation.

Le soleil de 1990 se couche sur le stationnement de la Plaza, je regarde passer les gens. L'époque ne gardera malheureusement aucun souvenir d'eux. Car les archives audiovisuelles sont la propriété de grands groupes médiatiques qui ont toujours privilégié la nouveauté sur le patrimoine. Le marché des coffrets rétrospectifs et des rééditions se sature trop vite pour qu'on puisse s'y fier. Et les reprises télé ou radio, on est aussi réticent à les diffuser qu'à y donner libre accès. Si quelqu'un avait eu l'idée d'inventer la bibliothèque dans les années quatre-vingt-dix, on l'aurait emprisonné. L'audiovisuel s'est construit sur le mépris de l'archive et, par là, de l'histoire culturelle. Nous reverrons dans vingt ans les baby-boomers, aujourd'hui pressés de rentrer chez eux, impuissants à transmettre à leurs petits-enfants l'amour pour toutes les choses qui les auront fait vibrer. Le cinéma, le rock, la chanson québécoise... Ils sont devant leur stéréo, le volume est dans le tapis, ils font des moulinets en parlant, mais leurs petits-enfants sont comme « WTFpapy-LOLgenrerapport ». Car l'époque de l'audiovisuel ne leur a donné qu'un accès émotif aux produits culturels. Le public d'aujourd'hui n'a sans doute pas fait beaucoup plus de chemin qu'eux en matière de raffinement esthétique, mais son rapport à la communication le contraint aujourd'hui à l'écriture, le place dans la proximité du commentaire sur

Ça, c'est moi, trente-sept ans,
 buvant un Crush à l'ananas
 dans une bouteille en verre,
 assis sur un bloc de béton
 dans le stationnement de la
 Plaza Arthur-Buies.

les œuvres et lui donne par là la possibilité de prendre ne serait-ce que ce petit pas de recul qui permet de mettre à distance, pour mieux la décrire, l'expérience esthétique. Même le troll haineux sur YouTube contient en lui le germe de cette compréhension et, s'il ne l'exprime pas, il la rend possible pour ses lecteurs indignés. Le contact quotidien avec l'écriture nous a donné l'intuition de l'archive, l'intuition d'écrire

dans ce minuscule décalage par rapport au hic et nunc qui est à la source de toute conscience historique. Cette sensibilité, les gens du stationnement des années quatre-vingt-dix ne pouvaient l'avoir. L'émotion peut sans doute se raconter, mais l'enthousiasme ne se transmet pas. Ce n'est pas la faute des baby-boomers, ils sont arrivés là-dedans, l'audiovisuel a donné une forme à leur conscience, à leur manière d'expérimenter la mémoire et la culture. Ont-ils eu à un moment une forme d'intuition ou d'an-

goisse en rapport avec le fait qu'ils auraient été victimes d'un oubli de l'histoire? C'est peut-être ce que laisse penser l'entêtement bizarre qu'ils ont mis à faire lire leurs enfants. Lire, lire, lire... Les pauvres enfants voyaient bien que leurs parents passaient leurs soirées devant leurs téléromans de marde. Pourquoi leur imposer l'injustice de se voir mettre un livre dans les mains dès qu'ils passaient une demi-heure de trop devant leurs émissions à eux? L'intuition de l'archive, peut-être. De l'époque qui viendrait après. Où la perspective historique serait de retour. Et la possibilité de transmettre quelque chose.

—

Ça, c'est moi à trente-sept ans. De retour dans le club vidéo. J'ai dans ma poche *Mille Plateaux* de Deleuze et Guattari. Je veux le glisser dans le sac de Mathieu quatorze ans. J'aurais bien mis *Vu d'ici* ou *Testament*, mais je ne veux quand même pas créer de déchirure dans le continuum espace-temps. J'ai bien préparé mon coup. Ce sera furtif, rapide, chirurgical. Mathieu quatorze ans est à la caisse. Son sac est par terre. Je dispose d'une fenêtre de quelques secondes à peine, au moment exact où le commis lui remettra sa cassette et lui son argent. Je m'approche. Le commis est là. Il lui présente la cassette. Il a loué *Michael Jackson's Moonwalker* sur SEGA Genesis, un jeu terriblement plate et répétitif. Un jeu de marde. Mon geste s'interrompt. Je ne vais quand même pas gaspiller un *Mille Plateaux* pour un ado pas déluré. J'aurais dû amener un « Livre dont vous êtes le héros » ou autre chose. Mais je n'ai rien en réserve dans ma DeLorean à voyager dans le temps. Nom de Zeus. **L**